

Victor-Hugo n'écrivit pas les célèbres pages des « Misérables » sur Waterloo sans avoir visité scrupuleusement l'ancien champ de bataille. Déjà, en 1852, alors qu'il se trouvait à Bruxelles, première étape de l'exil, il fit le pèlerinage avec quelques réfugiés politiques.

Pendant l'été de 1861, il séjourna à l'hôtel des Colonnes, dans le village du Mont-Saint-Jean qui fait suite au bourg de Waterloo. Il tenait en effet à visiter la plaine célèbre, à connaître en détail le paysage, le terrain, les lieux où s'étaient déroulés les combats.

Coiffé d'un large feutre, il parcourait le pays, s'arrêtant devant les fermes, les auberges, longeant les chemins creux, reconstituant pas à pas la grande épopée.

En 1864 Georges Barral s'avisa, en compagnie de Baudelaire, de séjourner à l'hôtel des Colonnes afin d'y retrouver le souvenir du voyage de Victor Hugo. Le même hôtelier qui avait logé le poète était toujours là. Il s'enquit de ce que ses hôtes voulaient manger. C'est alors, raconte Barral, que Baudelaire s'écria :

« Le menu habituel de Victor Hugo ! »

Rien n'est plus facile. Ils firent comme lui, un repas frugal : œufs, pommes de terre frites et fromage, mais servis sur la table même de l'auteur des « Châtiments ».

L'hôtelier leur montra ensuite la chambre, la table de travail, que l'on pouvait approcher ou reculer du balcon selon la température. Du balcon, on apercevait la plaine « calme, majestueuse, lumineuse ».

Monsieur Victor Hugo, leur dit l'hôtelier, écrivait aussi longtemps qu'il y avait de l'encre dans l'encrier. Il descendait à midi sonnante. Il était très rouge et d'humeur joviale. Après avoir pris son repas et fait une courte sieste dans le verger, il partait à travers champs, étudiant la plaine méthodiquement.

« Il préférait être seul et il laissait ses hôtes à l'hôtel, quand il en avait. »
Après le repas du soir, l'auteur remontait dans sa chambre et travaillait tard dans la nuit.

Visiblement l'hôtelier était fier d'avoir logé un pensionnaire d'une telle importance.

« C'était un visionnaire, Messieurs, dit-il. Sur le champ de bataille il nous disait qu'il voyait passer devant ses yeux Napoléon, Ney, Cambronne, Wellington, Blücher, Grouchy, le prince d'Orange.

Les deux pèlerins visitèrent ensuite les fermes de La Haye-Sainte, du Caillou, de la Belle-Alliance. Ils remontèrent le Mont Saint-Jean jusqu'à l'hôtel des Colonnes.

Baudelaire, écrit Barral, entama alors un « formidable panégyrique » de Napoléon Ier. Il paraphrasa la parole de Hugo, « il était complet, il avait dans son cerveau le cube des facultés humaines. »

Il dépassa le dithyrambe. « Je crois bien, conclut le narrateur, qu'il créa même ; ce soir là, pour l'empereur, quarante années avant Nietzsche ? Le néologisme de « Surhomme ».

Panégyrique, dithyrambe, : Eloge

